

La bourse "d'argent mignon", comme on disait autrefois, est aussi menue dans toutes les situations, surtout dans les villes, où la vie est devenue si coûteuse, avec des exigences de toutes sortes. Donc consolons-nous et luttons pour l'harmonie, l'élégance, la joie de notre foyer. Mettons en œuvre les mille ressources de notre intelligente économie pour pouvoir "représenter" convenablement, et saluons comme une douce victoire toutes les améliorations que nous aurons pu apporter, par notre sagacité et notre goût, dans ce superflu qui devient, de jour en jour, plus indispensable à une époque où celui qui ne se défend pas risque fort d'être la proie — ou la dupe — des autres...

Suzanne CARON.

POURQUOI TOUT HOMME DOIT-IL S'ASSURER SUR LA VIE?...

L'argument en faveur de l'assurance sur la vie repose sur deux axiomes: l'un, l'axiome que les dangers prévus peuvent être prévenus et neutralisés; l'autre, l'axiome que la vie et la fortune sont incertaines. La conclusion est aussi irréfutable que chacun de ces exposés. Admettez que le malheur qui menace est grand; admettez qu'il existe un remède infaillible ou même un palliatif et dès lors apparaît une obligation évidente. S'agit-il d'un peuple, cette obligation devient l'élément essentiel d'une sage économie politique. S'agit-il d'un individu, elle devient une prescription de la plus haute morale.

La loi de la civilisation est une loi de précautions: *si vis pacem para bellum*; les quarantaines préviennent les épidémies; les ambassadeurs détournent les guerres; les assurances contre l'incendie remplacent les pertes dues au feu. Et de tous les dangers matériels le pire c'est la mort. Tandis que toutes les autres calamités sont accidentelles, la mort seule est certaine, universelle. Elle est horrible non seulement parce qu'elle doit arriver mais surtout parce que son heure nous est inconnue et que nous ne pouvons pas la calculer. Donc tout ce qui tend à modifier cette issue fatale est d'une importance suprême pour le monde. Lorsqu'un homme meurt c'est comme si une machine utile se cassait, comme si une certaine quantité de force productrice était détruite, comme si une époque d'une année venait à manquer; une personne, une famille ou une communauté est privée par le fait d'une quotité de cerveau ou de muscle qui lui servait auparavant. Comment ce dommage peut-il être réparé? Comment remplacer cette énergie potentielle? Jusqu'à l'invention de l'assurance sur la vie il n'y avait aucune réparation possible; la perte était absolue. Mais à présent, les conséquences de la mort sont considérablement atténuées. La valeur de l'homme considérée au point de vue de revenu qu'il produisait peut être remplacée. De même que la médecine prolonge la vie, de même l'assurance prolonge l'utilité de la vie; et le monde dans son aspect économique est aussi profondément redevable à l'une qu'à l'autre.

Il y a un autre mal voisin de la mort qui rivalise avec elle et qui est aussi plein d'amertume. C'est la vieillesse indigente ou dépendante qu'on pourrait appeler la **mort vivante** sans aide et sans espoir.

L'assurance sur la vie a étendu également sur elle sa protection, elle a diminué ses douleurs, en permettant que les gens puissent, grâce à l'assurance, recueillir les fruits du travail de leur jeunesse, sans interruption malgré les infirmités ou la perte de leur capital.

L'assurance sur la vie est de toutes les sages précautions que l'on puisse prendre, la plus sage parce qu'elle est la plus nécessaire en proportion des dangers dont elle nous préserve.

Ce n'est pas là simplement de la théorie. Des statistiques longuement et soigneusement établies ont permis d'établir les lois générales de mortalité qui mettent l'assurance sur la vie comme dignité et comme exactitude mathématique au rang d'une science. Elle mérite donc non seulement notre entière considération pour ses bienfaits, mais notre entière confiance.

C'est un succès. Le système prend une extension constante, ni les changements politiques, ni la marche des affaires, ni les fluctuations de bourse, ni la réussite plus ou moins bonne des récoltes n'ont d'effet sur l'assurance-vie qui se développe sans cesse d'une façon merveilleuse.

Ses protagonistes sont les hommes les mieux posés et les négociants les plus importants. Il semble qu'elle n'ait pas d'ennemis si ce n'est quelques rares personnes que les préjugés aveuglent. Ses avocats sont les veuves reconnaissantes que l'assurance a préservées de la déchéance; les orphelins qui lui doivent leur entretien et leur éducation; les vieilles personnes qui jouissent du fruit de leur prévoyance. Aucune institution financière ne donne autant de satisfaction au cœur, à la conscience et au jugement. L'assurance-vie marquera dans l'histoire comme une des plus profondes révolutions économiques du XIX^e siècle. Grâce à elle, le monde est devenu moins égoïste, les sentiments d'affection se marient avec la prévoyance, la philosophie du renoncement en vue d'une jouissance future se répand de plus en plus. Lorsqu'on réfléchit ainsi, peut-on dénier l'influence salutaire de l'assurance sur la vie.

Le raisonnement à ce sujet est d'une logique irrésistible. L'assurance sur la vie doit être quelque chose de plus qu'un privilège; elle doit s'imposer par une impérieuse nécessité. Nous devons nous la représenter comme un serviteur social et comme un devoir personnel. A qui incombe le devoir de s'assurer? Evidemment à quiconque, homme ou femme, dont la vie représente pour l'un ou l'autre une valeur monétaire, à tous ceux qui dépendent de leur travail pour vivre. Rares sont ceux qui peuvent se dispenser de s'assurer. Parmi ces derniers on aurait tort de vouloir ranger en premier lieu les gens bien portants de même que les riches, car la fortune est aussi inconstante que le sort et il n'est jamais mauvais de se créer un provision en vue d'une perte quelconque. En outre, le riche, indépendamment de sa fortune et en raison de la situation qu'il occupe, a une valeur distincte, **son rang** qu'il doit avoir à cœur de perpétuer à ses héritiers.

Les seules personnes qui soient réellement exemptes de l'obligation de s'assurer sont les **freloons** qui ne contribuent en rien à la machine sociale et dont le monde se passerait parfaitement.

Notre plaidoyer en faveur de l'assurance ne s'adresse donc pas à eux. Il fait appel au père gagne-pain de la famille, à la mère dont l'économie dans la gestion du ménage est aussi précieuse que le travail de son mari; au négociant dont la mort causerait préjudice à son associé; à l'emprunteur qui doit acquitter une dette; au jeune homme ou à la jeune fille qui ramasse de l'argent actuellement et qui veut s'assurer un pécule pour les mauvais jours; à quiconque incombe une responsabilité pécuniaire soit envers les autres soit envers soi-même.

La loi du devoir est inexorable et sans appel. Personne, pour ainsi dire, ne peut invoquer un bon motif pour ne pas s'assurer.

Appliquée à un individu, la question à poser par l'agent ne doit pas être (devez-vous vous assurer?) mais plutôt (quelle bonne raison avez-vous pour ne pas vous assurer?) Comment peut-on se dispenser de cette obligation? La personne à laquelle vous proposez une assurance est-elle donc si heureuse qu'elle soit entièrement à l'abri de l'adversité? Et à moins qu'elle ne se prétende immortelle a-t-elle un bail à terme fixe avec la vie, ou bien la fortune a-t-elle signé des obligations envers elle?

Voilà le dilemme à poser et il n'y a pas moyen d'en sortir.

Chacun sent intimement lorsqu'il consulte son cœur qu'il doit s'assurer sans différer.

Tout homme qui a conscience de sa responsabilité à le devoir tracé de la couvrir de sa façon adéquate, même au prix de quelque sacrifice.

SOYEZ PRUDENT

Le conseil s'adresse surtout au proposeur de nouveaux membres. Vous avez sollicité un parent, un ami, une connaissance ou un étranger, avez-vous été bien prudent dans le choix que vous avez fait? Vous êtes-vous enquis des antécédents, du genre de vie, de la sobriété de votre proposé? Si vous n'avez pas apporté le soin voulu dans le choix de votre candidat vous faites encourir à la société un risque qui souvent est des plus défavorables. Comment voulez-vous être considéré comme un homme sérieux et honnête si vous cherchez à grossir les rangs d'une société de bienfaisance avec des intempérants ou des sujets dont le physique et le moral laissent à désirer. Ne proposez jamais de membre à moins de vous assurer que par leur conduite et leur état de santé ils soient dignes d'être des nôtres. Le choix judicieux de nos membres est une garantie de notre société et de notre stabilité. Soyez prudent.

LA MOUCHE

L'humanité n'a pas de plus grand ennemi que la mouche. La présence des mouches dans une maison est une preuve certaine d'un manque de propreté et de l'existence d'immondices dans les environs. Vous ne voyez pas de mouches dans une demeure tenue avec soin. La présence d'une mouche doit vous rappeler qu'elle peut vous communiquer des germes de tuberculose et de fièvre typhoïde. Le grand moyen pour se débarrasser de cette peste est l'extrême propreté. A l'intérieur, ayez soin que vos crachoirs contiennent toujours un désinfectant. Que vos portes et vos chassis soient protégés par des moustiquaires. Voyez à ce que vos aliments surtout les viandes soient toujours recouverts d'un tissu bien propre. Vos vidanges devront toujours être couvertes et leur contenu arrosé d'un désinfectant puissant. Eloignez les mouches à tout prix de la chambre d'un malade. Si vous constatez un animal mort entouré de mouches, avertissez immédiatement le bureau d'hygiène de votre localité.

Pas de vie nouvelle sans mentalité nouvelle. Pas de mentalité nouvelle sans une étroite adaptation aux milieux nouveaux.